

Alina Reyes, *La Dameuse*

Ce livre numérique, inédit, a été téléchargé sur

AlinaReyes.net

Reproduction interdite

Sur le même site, du même auteur, mis en ligne en décembre 2011 :

Voyage, manifeste du nouveau monde

La jeune fille et la Vierge, suivi de Lourdes

Sept nuits

ISBN : 979-10-91113-01-4

Alina Reyes

La Dameuse

Viol

La neige bondit dans la lumière, je ris. Toutes les montagnes paradent dans leur robe d'hermine. Comme dit mon petit frère, « eh ben dis donc, la nuit doit être longue, pour qu'il ait tant neigé ! » Ce soir c'est Noël, toujours elle vient pour Noël.

Antoine est joyeux, il fait filer la motoneige à vive allure sur la piste fraîchement damée. Je me tiens d'une main à son blouson, je me retourne pour voir si les sacs de pain tiennent bien, dans la remorque. Au croisement de la Piquette on voit la dameuse qui redescend, c'est Marto. Je ne sais pas s'il me voit, mais je lève le bras et je lui fais un signe en V avec mes doigts. La pente étincelle, le froid me chatouille les oreilles, la motoneige me tremble entre les jambes, je crie.

Dès qu'on approche de la maison, les huskies se mettent à hurler. C'est le petit matin, ils sont encore attachés de chaque côté de la chaîne tendue entre deux piquets, dans l'ordre de la meute. Au lieu d'aider mon père à décharger je détale, je vais vers eux qui se mettent à sauter parmi leurs crottes d'or comme des boules de flipper. Toutes leurs odeurs se mêlent dans l'air. Je caresse Tufu, mon préféré, je plonge ma main dans la profonde fourrure de son flanc. Ils ont dormi couchés dans la neige, son sang court sous son pelage, chaud et rapide comme le mien. La buée monte de leur gueule, et aussi de ma bouche, en même temps que des mots qu'on n'entend pas, dans le vacarme de leurs aboiements. Les yeux de Tufu sont si bien fendus, on dirait mon sexe quand je le contemple dans la glace.

D'y penser ça me brûle, je passe derrière À la Grande Ourse, l'auberge, notre maison. Tant pis pour Antoine, je l'aiderai plus tard. Pour l'instant il faut que j'aille voir Baptiste. Ici Marto n'est pas encore passé, à chaque pas je m'enfonce dans la neige jusqu'aux genoux, je me roulerais

dedans comme quand j'étais petite si je n'étais pas si pressée de rejoindre mon mec. Derrière moi le soleil monte, le ciel vire du blanc à l'azur fervent. Ah, je tue la mort de joie !

J'entre dans la forêt. Les sapins, pyramides blanches où les oiseaux crient doucement, de temps en temps. Je grimpe dans les traces de chevreuils, de renards, d'écureuils. Les rochers sont des châteaux fermés, couverts de mousse aux longues petites ramures, invisible et endormie sous le manteau neigeux. Entre les troncs j'aperçois la toile blanche et bleue de la yourte, j'ai envie de courir.

Je glisse mes doigts dans la fente, je défais les nœuds, j'écarte la tenture. Baptiste dort encore, à peine si on voit sa tête d'ange dépasser du sac de couchage, sur les épais tapis rouges et bleus. Au lieu de rester à la fac, il est parti en Mongolie et il en a ramené cette maison. Moi aussi je voyagerai, bientôt. Au milieu du cercle, par la petite fenêtre du poêle, les braises rougeoient. J'ai chaud, d'avoir marché si vite. J'enlève tous mes vêtements, je me mets à quatre pattes pour rejoindre Baptiste qui vient d'ouvrir les yeux. Je veux le faire rire, je me penche sur lui, je le lèche derrière l'oreille en miaulant. Il fait glisser la fermeture éclair de son duvet, ça fait un bruit que j'adore, il est nu lui aussi et il bande, je me glisse là-dessous en continuant à faire la chatte et à le laper partout. Il sent bon, j'en ai la tête qui tourne, je sais plus où j'habite. Au bout d'un moment ses mains se posent sur mon crâne, dans mes cheveux, il essaie de me retirer de là, il me prévient, mais moi c'est trop bon, je reste jusqu'au bout, sans le lâcher je fais un quart de tour pour me poser sur sa figure, et comme ça je jouis pendant que tout sort de lui jusqu'au fond de ma gorge.

Je m'étends contre lui, la joue sur son aisselle, je le respire, je me lèche les lèvres, c'est bon. On se fait des baisers sur la bouche, on se lève, on s'habille, Baptiste va pisser dehors puis remet du bois dans le fourneau et fait chauffer de l'eau sur la plaque. On s'assoit en tailleur côte à côte,

avec nos tasses toutes chaudes. Entre ma bouche et mon ventre, des millions de spermatozoïdes sont en train d'apprendre à nager dans le café. Sang blanc d'amour de mon amour en moi, tout pur.

Baptiste roule un joint léger, il me raconte que là-bas, loin, on dit que l'esprit monte et descend par le centre de la yourte. Alors c'est moi l'esprit, je dis, et toi le tuyau du poêle. On s'embrasse encore, il me caresse les seins, je le touche là où ça recommence à durcir, dans l'ouverture en lotus de ses cuisses. J'ouvre sa braguette, je lui dégage bien tout et je le lui mets dans les mains, pour qu'il le fasse gonfler encore pendant que j'enlève mon pantalon et ma culotte. Je m'emboîte sur lui, toujours en tailleur, je commence à monter et descendre. Autour de nous sur les murs de feutre les lignes des dessins dansent. Je me sens brûlante à l'intérieur, avec mes hanches je fais des petits cercles pour bien remuer notre chair avec le tisonnier de Baptiste. Ça fait plein de gémissements qui passent par ma gorge, je suis trop heureuse, je dis à Baptiste que je l'aime, qu'il est beau, que je l'adore, je monte et je descends sur lui, je le regarde, il est beau, je lui mords un peu les dents et les lèvres en l'enfonçant et en le pressant bien en moi, ma tête se jette en arrière, tout mon corps se tend en arrière comme un arc, il glisse ses doigts dans l'espace libéré, sur mon clitoris, en même temps que le plaisir me prend et me fait bondir, quand il vient à son tour je suis en train de tressauter, je le sens partir loin, loin.

En retournant à la Grande Ourse je suis un peu soucieuse parce qu'on a oublié de mettre un préservatif, mais très vite je n'y pense plus, car soudain je vois un chevreuil. Ou bien j'ai senti son odeur d'abord, en tout cas c'est comme s'il venait de surgir du vide : je lève les yeux et il apparaît, fauve et vivant, ses grands yeux sur moi.

Je me suis arrêtée net moi aussi, on s'est dévisagés un moment, puis il est parti en sautant entre les troncs, où il a disparu. Je me suis mise à courir comme j'ai pu dans la neige, déjà que j'étais en retard !

En sortant de la forêt j'ai entendu l'hélico, celui des gendarmes de Gavarnie. Il s'est posé sur le plat, comme d'habitude, à côté de la maison. L'air tournoyait, les chiens aboyaient, j'ai regardé la grosse pale ralentir comme la lame dans le robot ménager quand on a fini de hacher. Là-haut, à l'arrière-plan, le pic du Midi dardait son antenne et ses coupoles blanches à craquer sous le soleil montant. En vérité, on aurait cru que tout était en or, le monde entier. Sans y penser j'ai levé la main pour faire aux gendarmes mon signe, le V, mais je me suis reprise et j'ai laissé tomber. Je fais ce que je veux quand je veux comme signe, y compris avec le majeur.

Il y avait déjà des clients au bar, je suis passée derrière le comptoir pour aider Antoine, mon père. J'ai vu par la fenêtre Baptiste rejoindre ses chiens et les atteler au traîneau, pour la première promenade de la journée. Guillaume et Titou, les pisteurs, prenaient un café avec Marto. Salut ! j'ai dit. Antoine faisait la gueule, il m'a demandé d'où je venais. Faire un tour, j'ai répondu bien net. Laisse-la donc, ta fille, a dit Titou, elle a dix-sept ans, elle est libre ! Lui et Guillaume ont ri, il a ajouté que j'avais toujours été une sauvageonne, qu'il fallait pas s'attendre à ce que je devienne une demoiselle bien élevée. Allez vous faire foutre, j'ai dit en leur envoyant un baiser.

Je les aime bien. Marto est resté muet, comme toujours quand il n'a pas encore bu. Je l'adore. Dans mon idée, c'est mon ange gardien. Drôle d'ange, taillé comme un ours, avec des paluches en forme de pelles à neige, et un gosier à bière plus raide qu'une piste noire. N'empêche. Lui et moi, on se comprend.

Les gendarmes sont entrés, je leur ai fait les cafés. Tout le monde s'est mis à parler des deux randonneurs à ski disparus la veille, à la Gloire. Il n'y avait plus grand espoir de les retrouver vivants, mais les recherches continuaient. Les deux gendarmes s'en allaient rejoindre leurs collègues, qui avaient passé la nuit au refuge. La télé doit venir, ils ont dit.

Ça m'a fait un trou dans la poitrine et au ventre, je me suis éclipsée en cuisine. Jeannie, ma mère, était devant son éternelle marmite de garbure, en train d'éplucher des patates dans l'odeur du chou et du confit d'oie. J'ai pris la porte du fond, je suis montée dans ma chambre, j'ai ouvert la fenêtre.

J'ai cherché des trucs à me mettre dans le placard, j'ai pris une douche. Je me disais, c'est pas forcément lui qui va revenir. Il n'y a quand même pas que lui qui travaille à la télé. Et puis même, qu'est-ce que t'en as à foutre, puisque tu l'aimes plus. D'abord tu l'as jamais aimé, c'était des idées de gamine. Parce qu'il t'a embrassée deux ou trois fois, parce qu'il faisait le malin, celui qui fait une émission de télé et qui connaît plein de monde, parce qu'il avait des mots plein la bouche et parce qu'avec tout son prestige il osait te dire je t'aime, cette ordure. Il fallait qu'il occupe sa semaine de vacances, c'est tout. Après, pendant des mois, les téléphones et les sms, attends-moi je vais revenir te chercher - mon cul ! Jamais il est revenu, et quand je me suis décidée à prendre le train moi-même, à la télé ils m'ont refoulée. La fille de l'accueil lui a téléphoné, mais il a dit qu'il ne connaissait pas de Marie-Rosella.

Dans quel état je suis repartie, il y a pensé, à ça ? Qu'est-ce que j'étais pour lui ? Une chose ? Un jouet ? Putain, comment on peut être fait comme ça dans sa tête, si égoïste, si abject, si salopard ? Comment ça se fait qu'il avait l'air malade d'amour quand il me voyait, mais qu'il s'écartait de moi dès que je voulais le toucher ? Parce qu'il avait dix ans de plus que moi ? Alors pourquoi il me disait qu'il m'aimait, qu'il voulait revenir ? Je voyais bien qu'il profitait de son expérience pour me tenir. Mais comme il me disait d'espérer, je pouvais pas m'en empêcher, moi, d'espérer. Et chaque fois que je le voyais à la télé, avec ses airs charmeurs, ça me rendait folle de le voir là alors qu'en fait il était pas là du tout, je me retenais de pas attraper une bûche pour la balancer dans l'écran.

Merde, merde. Et s'il venait me chercher, finalement ? Trop tard, je veux plus de lui – je me suis dit, en me mettant du khôl et en me regardant cinquante mille fois dans la glace, sans arriver à savoir si j'étais super belle ou super horrible. Les mecs m'ont sifflée, quand je suis redescendue au bar. Je leur ai lancé mon regard noir, c'était pas le moment. Je me suis tournée vers dehors, cherchant Baptiste des yeux. Il était en train d'installer une femme et un enfant dans le traîneau. Il s'est placé debout derrière les chiens, son fouet à la main, il a crié un ordre et ils sont partis, follement excités par la neige fraîche.

Presque en même temps j'ai vu arriver Gilles, raquettes aux pieds, moulé dans une combinaison de ski flambant neuve, et suivi d'un petit mec chargé de tout un barda, le caméraman. Dès qu'il se pointent quelque part, ils font les rois. Ils ont fait leur entrée de stars, enfin je suppose parce que moi dès qu'ils ont poussé la porte je me suis mise à ranger les étagères, pour pas voir ça. Je leur ai quand même servi les cafés, en faisant comme si je ne les avais jamais vus, d'ailleurs l'autre je ne l'avais jamais vu. J'ai senti le regard de Gilles, mais il ne s'est pas attardé. Je l'observais quand même du coin de l'œil, et quand il a pris sa tasse, j'ai vu qu'il avait une alliance. Le sang m'est monté au visage, jusqu'à la racine des cheveux.

Je suis sortie par derrière. J'ai traversé les traces de chiens, je suis entrée dans la forêt, j'ai attendu. Il est arrivé, je ne l'ai pas laissé s'approcher trop près. – Marie, j'ai pensé à toi tout le temps. Qu'est-ce que tu fais, ce soir ? il a dit. – Ce soir c'est Noël, t'es pas au courant ? – Tu descends au village ? – Je vais à la messe de minuit, mes frères et moi on joue dans la crèche. T'es marié, maintenant ? – Non, il a dit, en enlevant son alliance, qu'il a mise dans sa poche. Et il est parti rejoindre le caméraman et les gendarmes, qui l'attendaient devant la maison. Je ne l'ai revu que le soir.

Des guirlandes électriques tendues d'une maison à l'autre illuminent la rue de haut en bas. Malgré ces éclairages de fête, en renversant la tête on peut voir le ciel profond couronner le monde de ses milliards d'étoiles. L'air est très pur, très vif, par pudeur les êtres humains qui vont et viennent sur la neige écrasée des trottoirs, font semblant de ne pas savoir qu'à chaque inspiration ils renouvellent leur union sacrée avec l'invisible.

On a vu descendre la belle Jeannie avec ses enfants, la grande et les deux petits, trois beautés aux yeux noirs comme ceux de leur père, à la peau blanche comme celle de leur mère. Les garçons habillés en bergers, avec vestes en peau de mouton, bâton et béret ; Marie-Rosella, qui doit incarner la Vierge Marie dans la crèche vivante, en longue robe bleue. Dans l'église de granit, une Jeanne d'Arc baroque, en armes et hautes couleurs, écoute, le regard fixe, les travées se remplissent de villageois et de vacanciers, en une petite foule de plus en plus compacte. Les derniers se serrent contre la porte, les suivants devront renoncer à entrer. Devant l'autel les bergers prennent place, ainsi que Joseph. On attend Marie. Jeannie se fraie un passage jusqu'à ses fils, leur demande où est leur sœur. Elle a dit qu'elle revenait de suite, répondent-ils.

C'est le caméraman qui est venu la chercher. Il lui a dit que Gilles voulait la voir, que c'était très important, qu'il fallait venir tout de suite car ils reprenaient la route aussitôt après, qu'il n'y en avait que pour quelques minutes. Elle l'a suivi, ils ont pris la petite rue derrière l'église, ils sont descendus au bord du torrent, à l'abri des regards. Personne n'a vu l'homme qui l'attendait la prendre dans ses bras, personne n'a vu la petite Marie se dégager de son étreinte, personne ne l'a entendue crier : Quest-ce que c'est que cette histoire ? Personne ne l'a vue envoyer une gifle à cette vedette d'une télévision locale, personne n'a vu cet homme policé se saisir violemment de la jeune fille, par peur qu'elle n'attire l'attention lui

bâillonner la bouche avec sa main, l'entraîner dans la neige. Le gave faisait son bruit d'enfer sur les rochers, la haute forêt jetait son ombre sur la scène, personne n'a rien vu ni entendu. Personne n'a vu la fille se débattre, personne n'a entendu les rires étranges des deux hommes, ni le bruit de leurs coups sur sa chair. Personne n'a vu l'autre, le cameraman, se coucher sur la petite pendant que celui qu'elle avait aimé la maintenait, personne n'a vu les deux hommes s'embrasser sur la bouche pendant le viol.

Personne ne les a vus repartir, sauf un type à carrure d'ours qui n'avait pu entrer dans l'église, et qui était en train de pisser ses bières dans un coin du parking quand ils sont montés dans leur voiture.

J'ai relevé ma robe, je me suis accroupie pour pisser, cuisses écartées. Je n'étais qu'une boule de douleur, je ne me souvenais de rien, sauf de la nécessité de faire pipi. En attendant que ça vienne, j'ai regardé le monde autour de moi, et je ne l'ai pas reconnu. Il n'y avait rien. Puis un mot est venu, le mot « Où », avec un point d'interrogation. Je ne sais pas si c'était le monde ou moi qui le disait, mais le monde et moi c'était pareil, il n'y avait pas de limites entre le monde et moi, le monde et moi étions le même *ça* souffrant, et *ça* disait : « Où ? »

Puis ça a dit : « Qui ? » Alors le pipi s'est mis à couler, il s'est jeté tel de l'acide entre mes chairs, mais j'étais heureuse de le sentir. J'ai vu mon sang dans la neige malgré la nuit, j'ai vu mon sang goutter dans la neige, je l'ai regardé, je l'ai regardé me rappeler que mes chairs s'étaient fermées quand l'autre s'était couché sur moi, me rappeler qu'il avait été obligé de forcer beaucoup pour entrer quand même, et celui qui avait dit m'aimer prononçait des mots sales pour l'encourager, et s'agitait tout seul, et embrassait sur la bouche celui qui me violait pour lui.

J'ai crié de rage en me rappelant tout ça, j'ai frappé la neige et crié. Je me suis traînée un peu plus loin, j'ai pris de la neige vierge, j'en ai mis dans ma bouche, sur ma figure, entre mes jambes. Ça s'est arrêté de

saigner, j'ai cherché ma culotte, je l'ai remise. Je me suis levée, j'ai essayé d'arranger un peu ma robe. C'est rien, je me disais, c'est rien du tout. Mais je me suis mise à vomir.

Je me suis encore lavé la bouche avec de la neige, et je suis retournée vers le village. J'avais mal partout, à cause de leurs coups, de leur pression sur moi. Je suis entrée dans l'église au milieu de la messe, avec ma robe trempée de neige fondue et tachée de sang. On m'a laissée passer, personne n'a rien dit. J'ai rejoint mes frères dans la crèche, avec l'agneau vivant. À minuit, j'avais un nouveau-né dans les bras, comme prévu.

Vengeance

Ce qu'ils m'ont fait, c'était me prendre la vie. C'est pour ça que j'étais morte. Les premiers temps je n'en ai parlé à personne, pas même à moi. Je voulais me convaincre que ce n'était pas grave. Une sorte d'accident. J'aurais pu me faire encore plus mal en tombant d'un télésiège, par exemple. Le corps est le corps, mon esprit n'a pas à se sentir blessé par quelque chose qui arrive à mon corps. C'est arrivé à mon corps, mon esprit n'y est pour rien, mon esprit n'a jamais voulu ça, mon esprit est intact, je me disais.

Seulement ça ne marche pas comme ça. Plus mon esprit essayait de se désolidariser de mon corps, plus mon corps entraînait mon esprit dans la mort. Je n'arrivais plus à manger. Mon nom qu'un traître avait souillé en le prononçant, je ne supportais plus de l'entendre. Mon corps n'allait plus de soi, ils l'avaient mis en pièces, ils l'avaient dévasté, ils l'avaient réduit à l'état d'objet étranger pour moi aussi. J'avais l'impression que même respirer ne me serait plus jamais naturel. Alors faire l'amour, n'en parlons pas.

J'ai rompu avec Baptiste, je ne pouvais pas supporter qu'il m'approche. Il s'est mis en colère, il a pleuré, il a été tendre, il a tout essayé, mais rien n'y faisait.

Quand j'ai décidé de les tuer tous les deux, Gilles et l'autre, tout est allé beaucoup mieux. Je ne savais pas encore comment je m'y prendrais, je n'y pensais même pas. Je savais que je le ferais, que viendrait pour moi le moment de le faire, et que j'aurais le temps de les faire souffrir. Je savais que ce jour arriverait, que les circonstances se présenteraient, et que je ne les laisserais pas passer. Quand j'ai su cela, la paix est revenue en moi.

Je suis retournée au bord du gave, là où ils m'avaient pris la vie. Plus d'un mois avait passé. J'ai vomi dans la neige, une nouvelle fois. La neige m'a dit qu'elle me vengerait. Ils t'ont pris la vie à la puissance deux, m'a dit la neige. Parce qu'ils ont pris la vie en toi alors que tu étais en état d'amour. Tu ne le sais pas encore, mais je te l'ai rendue. Je te l'ai rendue au carré. Je t'ai rendu ton sang.

Pendant que la neige me parlait, je pensais aux mots que me disait Gilles, quand il m'aimait. Que j'étais belle, que j'étais pure et douce et brillante comme la neige, et qu'on avait envie de s'endormir en moi pour ne plus se réveiller. Et que j'étais la nature, cruelle comme elle. Pourquoi disait-il que j'étais cruelle, alors que je l'aimais si fort ? J'aimais ses mots d'amour, je me jetais dans ses bras quand je les entendais, je voulais qu'il me fasse rentrer son amour dans mon corps, mais alors il me repoussait, il me regardait comme si j'étais laide, soudain il n'y avait plus de neige dans ses yeux mais un fond d'eau boueuse, ça me faisait horreur de voir ça dans ses yeux, la haine dans ses yeux.

Tous les matins je vomissais, en cachette. Je ne voulais pas en parler, à personne. Les semaines passaient, je maigrissais de plus en plus. J'avais repris le lycée après les vacances de Noël, mais je ne faisais plus rien, je rendais des copies vides, en cours je passais mon temps à regarder fixement par la fenêtre, je ne parlais plus à personne. Tous les matins mon père m'emmenait en motoneige jusqu'au Rocher (l'endroit où la route devient à peu près praticable), puis en voiture jusqu'au car qui me descendait dans la vallée avec les autres jeunes des villages qu'il prenait au passage. Tous les matins les chiens hurlaient en nous voyant sortir, et j'avais envie de les détacher.

Le 18 janvier, le jour était à peine levé, Tufu et Suzu ont commencé à se battre, avec une violence atroce, dans les hurlements de la meute. Très vite le sang a giclé sur la neige, a envahi leurs gueules béantes, leurs

babines retroussées sur leurs dents. Antoine était encore dans la maison, j'ai couru pour aller chercher Baptiste à la yourte, en me cassant plusieurs fois la figure sur la neige dure comme du verre. Quand on est arrivés, c'était trop tard. Tufu gisait sur la glace, égorgé, sa fourrure rouge, le sang continuant à jaillir en geysir d'une artère.

Je suis rentrée à la maison en criant. J'ai refusé de partir au lycée, je suis restée couchée toute la journée. Ensuite j'ai fait ça de plus en plus souvent, je ne voulais plus sortir. Mes parents ont appelé le médecin. Il a deviné que j'étais enceinte, je lui ai promis de descendre faire les tests à condition qu'il n'en dise rien à personne.

La semaine suivante, dans son cabinet, il m'a donné les résultats : négatif pour le sida, positif pour la grossesse. Pas de virus dans mon corps, mais un embryon. Un grand moment, je suis restée sans voix.

Il m'a demandé si je voulais avorter. J'ai dit que je ne savais pas. On a renouvelé notre marché : il gardait le secret, et moi, en échange, je faisais maintenant attention à ma santé.

Je suis retournée dans ma chambre, je l'ai regardée comme si je n'y reconnaissais plus rien. Un livre que je n'avais pas encore lu m'est tombé sous la main comme s'il m'avait appelée. Je l'ai ouvert au hasard et j'ai lu : « Et Dieu a dit : « As-tu vu, as-tu entendu d'où Je vous ai amenés et jusqu'où ? Maintenant encore, Je te dis que Je ne te laisserai pas ici non plus, Je t'emmènerai au-delà de ce ciel et de cette terre, en une terre très douce et un ciel qu'on ne peut imaginer ni se représenter : sa nature est de dilater l'âme dans la joie. Et au sein de ce firmament, ce qui est jeune ne devient pas vieux, ce qui est nouveau ne devient pas ancien ; nulle chose ne se corrompt, ni ne s'abîme, rien ne meurt, aucune personne éveillée ne s'endort, parce que le sommeil est fait pour le repos et pour chasser la douleur : et dans ce lieu, il n'y a ni souffrance ni chagrin. Et si tu ne le crois pas, réfléchis un instant : comment cette goutte de sperme aurait-elle pu te croire si tu lui avais dit que Dieu a créé un monde en dehors de ce monde

de ténèbres, un monde où il y a un ciel, un soleil, un clair de lune, des provinces, des villes, des villages, des jardins ; où il existe des créatures parmi lesquelles il y a des rois, des riches, des gens en bonne santé, des malades, des aveugles ? Maintenant, crains, ô goutte de sperme ! Lorsque tu sortiras de cette demeure ténébreuse, à quelle catégorie appartiendras-tu ? »

Celui qui avait écrit cela dans une lettre s'appelait Rûmî, il avait fondé il y a plus de mille ans la confrérie des derviches tourneurs, qui font la danse des étoiles et des planètes en robes blanches. J'ai pensé à la Vierge Marie, avec son enfant couronné sur le bras. J'ai su que la goutte n'avait rien à craindre, dans mon ventre, et que mon bébé serait roi, lui aussi, comme l'était Jésus à Noël.

Les nausées se sont estompées, j'ai recommencé à manger. Le week-end, du bar où j'aidais Antoine et Jeannie, je regardais par la fenêtre Baptiste et ses huskies, avec le sentiment qu'ils étaient mon paradis perdu. Je me disais que je ne pourrais pas retourner à la liberté et à l'amour tant que je ne les aurais pas tués, Gilles et l'autre. Je ne pourrais pas retourner à moi-même avant de les avoir tués. J'avais la sensation d'avoir perdu mes couleurs, je voyais une grotte sombre au fond de laquelle j'étais retenue, il fallait que j'aille me chercher là-bas, il fallait que je ramène de là-bas mon moi en couleurs. Mais la grotte ne voudrait jamais me rendre à la lumière si je ne lui donnais pas une contrepartie, et cette contrepartie était la vie de Gilles et de l'autre.

Je ne pouvais pas savoir si cet enfant était de Baptiste, que j'aimais et que j'estimais profondément, ou de l'autre, le violeur, que je méprisais totalement. Mais je sentais que cet être voulait grandir en moi, et vivre. La neige avait dit vrai. Elle m'avait rendu la vie à la puissance deux. Cet enfant en moi était la vie qui me forçait à vivre. Le père de cet enfant, c'était moi, et sa mère, la neige. Mon sang, ma douleur de la nuit, avaient, autant que

ma joie dans l'amour du matin, fécondé la grande virginité de la nature en moi.

Je n'ai rien dit à personne, pas même à Baptiste. Je ne le voyais plus qu'au bar, où il venait de temps en temps prendre un café ou une bière. Il ne se rasait plus, la barbe lui mangeait le visage. Il se taisait, aussi. Comme moi. On se contentait d'échanger quelques mots sur le temps, la qualité de la neige, les chiens. Quand nos yeux se rencontraient, ils se détournaient presque aussitôt. On aurait dit qu'on était deux blocs de chair dépecée face à face, c'était trop dur à regarder. Je pensais à Tufu, égorgé sur la glace. Sa gorge déchirée c'était mon sexe. Tufu était mort pour aller me tenir compagnie là-bas, dans la grotte. Là-bas je pouvais dormir au chaud dans sa fourrure, là-bas je pouvais dormir tranquille, je savais qu'il gardait l'entrée de la grotte, qu'il la gardait pour moi seule, que moi seule aurais le droit de passer par là, pour me ramener à la lumière.

La nuit, toute seule dans mon lit, je lui parlais, je lui disais Je sais que tu as faim, Tufu, je t'en prie, ne me mange pas, attends. Je vais t'amener ces deux sales types, tu pourras les nettoyer jusqu'aux os. Ils sont déjà morts, crois-moi, il ne me reste plus qu'à leur donner le coup de grâce. Je te les apporterai comme si j'étais ton chien de chasse, Tufu, et toi tu me rendras l'enfant que j'étais. Garde-la bien, en attendant, elle est si loin de chez elle.

Début avril, mon ventre était déjà un peu rond. Depuis une semaine le printemps se précipitait dans le ciel, le soleil faisait fondre la neige, des crocus jaunes jaillissaient du sol, d'énormes quantités d'eaux bondissaient et rugissaient dans le gave, les marmottes sortaient de leurs trous et sifflaient sur les versants sud, des mésanges bleues s'affairaient à nicher dans les murs, un pic noir à tête rouge frappait le tronc du grand sapin devant la maison. Une bonne partie de la station de ski a fermé. Le jour des Rameaux Baptiste a démonté sa yourte et il est rentré chez lui,

dans sa famille, avec ses chiens. J'aurais voulu lui dire, pour le bébé, mais je n'y suis pas arrivée.

Ce dimanche où il est parti, la Grande Ourse s'est retrouvée toute seule au milieu du plateau. J'ai pleuré une grande partie de la nuit, puis j'ai pensé : Si je veux que ce soit vraiment son enfant, il faut que je pense à lui. Si je pense à Baptiste, son esprit se transmettra au bébé, et il sera vraiment son enfant.

Le lendemain, il s'est remis à neiger. Ça a duré trois jours. Une chute énorme, comme il arrive souvent au printemps. De gros flocons humides qui tombent par rideaux épais, sans discontinuer, et se déposent sur le sol dégelé en couche abondante et molle, où l'on enfonce jusqu'aux hanches. On est restés cloîtrés dans la maison, en attendant que Marto vienne damer.

Le troisième jour, la tempête s'est calmée. Les gars de la Régie sont allés déclencher les avalanches, on a entendu les explosions, suivies du vacarme lointain des coulées. Ensuite les chasse-neige et les dameuses se sont mis au travail, afin que la station puisse rouvrir pour les derniers jours de la semaine, avec le long week-end de Pâques.

Le vendredi matin, au bar, en servant son café à Marto, je lui ai dit : Il faut que je te parle.

On est sortis, on a fait quelques pas vers la forêt. Tout était blanc et pur à mourir de joie. Je me suis retournée pour le lui dire en le regardant : Tu sais, les types de la télé... ils m'ont fait du mal.

Puis je lui ai expliqué ce que je voulais faire. C'était étrange et beau, parce que moi-même je ne le savais pas, quelques minutes plus tôt. Quelques minutes plus tôt, en lui servant son café, j'avais compris qu'il m'était désigné, c'est tout. Mon ange gardien. Et maintenant les mots de la solution me venaient tout seuls, simples et directs. Et Marto m'écoutait, et à la fin il disait juste Oui, et on rentrait tranquillement.

J'ai laissé Antoine et Jeannie au bar, je suis montée dans ma chambre pour téléphoner. Jeannie savait que j'étais enceinte, ça n'avait pas échappé à son regard de femme et je savais qu'elle finirait par m'en parler, mais alors ça ne me poserait plus de problème.

J'ai appelé la télé, j'ai demandé à parler à Gilles, de la part de Marie-Rosella. Le standard m'a passé une assistante qui m'a demandé de patienter puis, comme je m'y attendais, a prétendu qu'il n'était pas là. S'il vous plait, j'ai un message très important à lui communiquer, j'ai dit, vous pouvez prendre note ? Voilà : dites-lui que le soir de Noël, Marie-Rosella est tombée enceinte, et qu'elle va faire une recherche en paternité.

Je me suis assise devant le vasistas, le portable sur les genoux, et j'ai attendu en contemplant la splendeur de la forêt. C'est l'autre qui m'a rappelée, une demi-heure après. Pas Gilles, bien sûr – sa devise : Courage, fuyons ! D'abord il a essayé de me faire peur, en prenant un ton sévère et en m'avertissant que je ferais mieux d'arrêter de raconter des bêtises. Comme ça ne marchait pas il a fait appel à mes sentiments, en disant que je savais combien Gilles m'aimait, et que cette nuit-là « nous étions tous un peu ivres », ce sont des choses qui arrivent, blablabla, « ce n'est la faute à personne et surtout pas à moi, je ne peux vraiment pas me permettre ce genre d'histoire, je vais bientôt me marier, tu penses un peu à la réputation que tu nous ferais, à Gilles et à moi ? Non non, si tu es enceinte ce n'est pas de moi. »

Je vais demander les tests ADN, je lui ai répliqué, on verra bien ce que dit le sang.

Évidemment il a commencé à parler d'argent et d'avortement, qu'il y avait toujours un moyen de « s'arranger au mieux pour tout le monde ». Je lui ai fait remarquer que c'était trop tard, pour l'IVG, il a dit « ça dépend où », et qu'il était sûr que Gilles aurait à cœur de coopérer avec lui pour que je ne manque de rien.

J'ai fini par accepter de les voir, mais à condition qu'ils viennent tous les deux et que personne n'en sache rien. Qu'ils arrivent dans la nuit, qu'ils montent depuis le village jusqu'à la troisième grange, je les attendrais là. Il voulait un lieu de rendez-vous plus simple et plus accessible, mais j'ai tenu bon, pour moi c'est la seule possibilité de rester discrète je lui ai dit, c'est à dix minutes de chez moi et n'oubliez pas que je suis enceinte, je ne vais pas descendre au village à pied en pleine nuit, pour l'instant j'ai rien dit à personne, et si on doit s'arranger entre nous j'ai pas envie que mes parents le sachent. Je lui ai bien précisé par où ils devaient passer dans la forêt, et où me retrouver. Je lui ai dit qu'il était tombé deux mètres de neige et que par là elle n'était pas damée, il leur faudrait monter à raquettes. Il n'était pas content, mais il n'a pas pu refuser, je sentais sa peur.

À une heure moins le quart, dans la nuit de samedi à dimanche, la dameuse s'est arrêtée à la Grande Ourse et Marto est entré pour boire un verre. Il y avait encore du monde au bar, j'ai dit à Jeannie et Antoine que j'allais finir de damer les pistes avec Marto. Déjà quand j'étais petite il m'emmenait souvent, j'adorais ça. Marto a bu sa bière en rigolant un peu avec des pisteurs qui étaient là, accoudés au comptoir, puis on y est allés.

Le ciel était complètement dégagé, la nuit magnifiquement claire, avec une lune aux trois-quarts pleine au sud-ouest, une voie lactée dense à s'emmêler les étoiles, et partout des constellations enchevêtrées comme les gravures d'animaux dans les grottes préhistoriques. Tout autour de nous les crêtes des montagnes, très blanches, précises et aiguës, semblaient découpées au cutter sur le fond bleu-noir du cosmos. Les forêts, enneigées des pieds à la tête, se dressaient le long des pentes en longs groupes de marcheurs muets. Toutes les couleurs rassemblées dans le blanc, j'ai pensé.

L'énorme engin à chenilles, que je prenais pour une sorte de monstrueux dinosaure quand j'étais petite, trônait au milieu du décor. On s'est installés à l'intérieur, Marto a démarré le moteur, allumé les phares, mis la musique (*Les quatre Saisons*, comme toujours), et c'est parti !

La dameuse s'est mise en branle, puissante, lourde et souple. On est passés derrière la maison, puis on a entamé la descente. Le *Printemps* de Vivaldi sonnait bien fort dans la cabine, les phares illuminaient la neige un peu durcie par le froid de la nuit, qui se déroulait sous nos yeux comme un puits de blancheur sans fin. La pente est raide à cet endroit, avec un dévers important et pas mal de bosses. La dameuse les épousait étroitement, sa pelle énorme écrasant la masse neigeuse en projetant des éclats lumineux qui semblaient bondir devant nous au rythme des notes.

Rapidement nous sommes arrivés à l'endroit du rendez-vous. Ils étaient là, au milieu de la piste, raquettes aux pieds, bâtons de ski dans les mains. En voyant la dameuse se diriger droit sur eux, ils ont commencé à vouloir s'écarter, mais c'est l'endroit où la piste se resserre, et pour la quitter il leur aurait fallu soit grimper le haut talus de la forêt, sur la gauche, soit s'engager dans l'à-pic, sur la droite.

Les raquettes réduisaient leur mobilité, et Marto continuait d'avancer sur eux. Tout ça se passait en quelques dizaines de secondes, mais on aurait dit un ralenti de cinéma. Gilles s'est retourné comme pour faire face à la caméra, il a levé le bras pour nous faire signe. La dameuse était presque sur eux, inexorable. Ils sont partis en courant devant nous dans la pente. Je me suis mise à rire, à rire ! Une nuit d'été où j'étais remontée en voiture par la forêt, soudain un blaireau était apparu dans les phares, sur le sentier étroit. Paniqué, au lieu de songer à se mettre à l'abri sur le bas-côté, il avait continué à fuir ainsi devant nous pendant une bonne centaine de mètres, traînant son gros cul et s'épuisant à courir, alors qu'on devait rouler au pas pour ne pas l'écraser. Des blaireaux, voilà ce qu'ils étaient ! Patauds, ridicules, peureux.

Marto ne riait pas du tout, il s'appliquait à les serrer au plus près, à tout moment on avait l'impression que la pelle allait les toucher, les renverser, et que l'instant d'après on sentirait leurs os craquer sous les chenilles, on pourrait voir voler leurs chairs déchiquetées, leur cœur tout noir expulsé violemment de leur poitrine, leur cervelle écrabouillée. Je savais bien que Marto devait avoir envie de les tuer, comme moi, mais il fallait faire durer le jeu.

J'ai oublié de dire : avec son physique d'ours, Marto est le dameur le plus habile de la station, celui qui comprend le mieux la neige et le terrain, qui se montre le plus subtil et le plus audacieux avec ces éléments. C'est ainsi qu'il les a talonnés bien précisément jusqu'au bas de la piste, mes assassins, en s'amusant même, quand elle a recommencé à s'élargir, à zigzaguer d'un bord à l'autre, pour leur donner tantôt de l'espoir, tantôt le parfum le plus vif de la mort qui s'approche. Même moi je frissonnais, dans la cabine, à ses acrobaties. À ce petit jeu, on n'en finissait pas de plonger dans ce grand trou blanc qui s'ouvrait à mesure devant nous, et que c'était bon !

Gilles et l'autre avaient de plus en plus l'air de pantins désarticulés. Au début les bâtons de ski leur faisaient des bras grotesques d'insectes, qui frappaient le vide en vain, finalement ils les avaient abandonnés mais leurs raquettes les empêtraient toujours, les obligeaient à garder les jambes un peu écartées, tandis qu'ils couraient avec la grâce de poulets auxquels on vient de couper la tête.

Au bas de la piste, Marto a arrêté l'engin, on est descendus et on les a rattrapés sans peine, encombrés et épuisés comme ils l'étaient. Marto a embarqué l'autre dans la dameuse, pendant que je faisais de mon mieux pour retenir Gilles qui voulait encore fuir. Marto est revenu le chercher, l'a empoigné avec ses mains en battoirs et l'a jeté à bord avec son copain. On s'est bien serrés sur la banquette, les deux blaireaux entre nous. La

dameuse a fait une marche arrière et un demi-tour assez vertigineux, et on a repris la piste, vers le haut cette fois.

On est repassés devant la maison, tout était éteint. Avec une prodigieuse puissance, la dameuse est montée à l'assaut de la Fameuse, la piste noire la plus raide et la plus longue de la station.

Vie

Jean-Loup me regarde dans les yeux quand il tète. Ses grands yeux profonds, bien fendus, fixés sur les miens. Sa petite bouche ventousée à mon sein. Il aspire goulument, je sens le lait monter, ça me tire les chairs depuis le bas-ventre, c'est absolument bon. Mon autre sein gonfle pendant ce temps, il réclame son tour. Je glisse mon pouce sur la lèvre inférieure du bébé, entre ses gencives fermes, pour le détacher doucement de mon téton. Il tremble un peu, comme réveillé d'un rêve envoûtant, puis happe d'un coup l'autre téton que je lui présente, après l'avoir mis dans mon autre bras.

De mon sein gorgé, un peu de lait déborde aux commissures de ses lèvres. Il me regarde toujours, le petit ange, beau comme Baptiste. Moi aussi je le mange des yeux, en pleine adoration. Je sais qu'il sait tout, que Dieu et toute l'histoire du monde l'habitent.

Je me trémousse un peu pour me réinstaller au mieux, le dos contre le tronc du hêtre. Les feuilles mortes craquent sous mes cuisses, des oiseaux chantent. La forêt flamboie, l'automne est d'une douceur étonnante. Je veux que mon petit d'homme sente ça, c'est pourquoi je suis montée jusqu'ici pour lui donner le sein.

Des effluves de cèpes et de pourritures divines montent du sol, se mêlent aux odeurs chaudes, enivrantes, du nourrisson et de mes seins. L'eau blanche continue à monter, de moi à lui qui me possède. Repu, il reste encore un peu accroché à ma chair, puis laisse sa bouche entrouverte d'épuisement s'écarter un peu de la source. Sa lourde tête ronde se renverse dans le creux de mon coude, tout son être s'abandonne à l'extase, ses yeux se révulsent, présentant au ciel leurs globes blancs.

De la main droite, je rajuste mon soutien-gorge et mon pull. Je me laisse aller contre le tronc de l'arbre et je pose le bébé sur moi, ses petits pieds écartés et ses jambes de batracien dodu bien imprimés sur mon ventre, sa tête couverte de duvet à plat sur ma poitrine. Il dort. Je ferme les yeux, goûtant le moment, toute sourire dans mon demi-sommeil.

*

Les deux randonneurs perdus pour lesquels la télé s'était déplacée, à Noël dernier, ont été retrouvés à la fonte des neiges. Il ne restait d'eux que leurs os, leurs skis et leurs cartes de crédit. Tous les ans la montagne avale des gens, qu'on ne retrouve parfois jamais. Les vautours et les corbeaux les dévorent, leurs ossements disparaissent dans quelque pierrier pentu, dans un éboulement. Il y en a d'autres qu'elle recrache tremblants sur leurs jambes, après qu'ils sont venus à elle sans la connaître, sans la respecter, en croyant pouvoir y régner comme dans leur petit monde. Ceux-là étaient morts avant d'arriver, et ils repartent pareils à eux-mêmes : morts de peur, jusqu'au jour où ils mourront de corps aussi, dans la peur encore. Tufu, dans la grotte, se nourrit des âmes tombées, les chie pour engraisser la terre.

J'ai été contente de le revoir. Je l'ai caressé longuement, malgré sa gorge ouverte et le sang collé dans sa fourrure. Ses yeux étaient rouges, aussi, j'y ai vu ma colère. Mais j'ai su qu'il la garderait, car elle l'aide dans son emploi auprès du Juge. Et que je pouvais me ramener apaisée dans le monde chatoyant.

*

Aujourd'hui pour ses cinq ans, Jean-Loup a reçu son premier cheval. Il l'a appelé Aubère, comme sa couleur. Baptiste l'a capturé et

débourré le mois dernier, en cachette. Nous l'avons mis en selle, il fallait le voir, fier et heureux ! Avec un petit cortège d'enfants, Baptiste et moi l'avons accompagné pour sa première grande chevauchée. Vêtus de tissus bleus, rouges, fuchsia, violets, tous ces jeunes cavaliers semblaient danser en lévitant au-dessus de la steppe, caressée par un vent frais qui emportait leurs cris de joie.

Des nuages dodus, aux contours précis, blanc brillant et anthracite, couraient dans le vaste ciel. Sous la lumière changeante, la prairie se teintait tour à tour d'or et de lilas, au loin sur les collines et montagnes les forêts de mélèzes montaient du vert au mauve. Des troupeaux de chevaux rose-brun galopaient çà et là dans l'espace illimité, suivis de voiles de poussière claire. Parfois nous passions parmi eux, chevaux montés et chevaux nus martelant ensemble la terre dure de leurs sabots non ferrés, crinières flottantes, naseaux ouverts dans l'excitation de la course.

De retour au campement, Jean-Loup jouait avec d'autres enfants, Baptiste s'occupait des bêtes. Je me suis assise devant notre yourte et je suis restée à contempler la steppe, ses métamorphoses dans la lumière déclinante. Dans mes montagnes aussi, en France, j'aimais regarder l'évolution des reliefs suivant la progression des ombres, en fin de journée. Seules les variations du ciel peuvent à ce point changer un paysage immuable. J'ai pensé qu'ici, comme dans mes Pyrénées natales, la nature m'avait envoûtée. Que je ne passerais sûrement pas toute ma vie dans ce pays, mais que je ne pourrais jamais me passer de beauté.

J'étais revenue du pays des morts, j'avais pour le restant de mes jours l'obligation morale de voir les couleurs, de reconnaître la vie et de lui rendre grâce. Une jeune fille s'est mise à chanter. De ma place je ne la voyais pas, mais je voyais l'ondulation de sa voix au-dessus des herbes, portant sa mélodie lente et ardente à l'intérieur même de la chair du monde. Comme si je m'éveillais soudain, j'ai pris conscience que ce chant

venait de l'intérieur de moi, j'étais la jeune fille en train de chanter, c'était l'amour en moi qui passait par ma gorge et chantait.

Le soir est tombé. Les chevaux, dessellés, étaient partis courir librement pour la nuit. Ils savent se défendre contre les loups. Nous avons dîné d'agneau grillé et de lait de jument fermenté, en compagnie de notre nouvelle famille, ce petit groupe de nomades aux yeux bien fendus, indépendants et hospitaliers, qui nous ont acceptés parmi eux. Fatigué par sa chevauchée, Jean-Loup s'est endormi très vite. Baptiste et moi nous l'avons regardé, notre ange, dans son sommeil.

Quand nous avons été couchés l'un contre l'autre, j'ai dit à Baptiste, en caressant son torse et ses bras musclés par la vie au grand air : Nous sommes partis si loin, loin... Sur sa peau je sentais les grands espaces qui n'en finissent pas, et les chevaux demi-sauvages, et le temps bien revenu de notre enfance. Ses cheveux avaient poussé. Détachés, ils bouclaient le long de son dos. Nous nous sommes emboîtés, nous avons roulé l'un sur l'autre, l'autre sur l'un, encore. Il m'a semblé qu'il n'avait jamais pénétré aussi profondément en moi, comment pouvais-je être aussi profonde, et lui aussi pénétrant ? Après l'amour, il s'est endormi sur moi. Tous deux bras en croix, nous tenant par les mains. Un instant, j'ai eu la sensation d'avoir oublié quelque chose. Mais je ne savais plus quoi.

Je me suis levée à l'aube.